

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1839 : De la Chambre à l'Ambassade](#)[Collection](#)[1839 \( 1er juin - 5 octobre \)](#) **Item**[195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

### Les mots clés

[Affaire d'Orient](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Enfants \(Guizot\)](#), [Famille Benckendorff](#), [Finances \(Dorothée\)](#), [Politique](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Procès](#), [Réseau social et politique](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

*Ce document est une réponse à :*

[194. Baden, Samedi 8 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

---

**Collection 1839 ( 1er juin - 5 octobre )**

[198. Baden, Dimanche 16 juin 1839, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date1839-06-12

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1,

## Information générales

LangueFrançais

Cote529, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 3

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

195 Du Val Richer, Mercredi 12 juin 1839 4 heures

Je prends du plus grand papier. Il me semble que j'ai une infinité de choses à vous dire. Je vous en dis bien peu pourtant. M. et Mad. de Gasparin viennent de m'arriver avec M. Chabaud. Ils resteront jusqu'à samedi. Moi, je ne partirais que lundi. Rien ne m'attire à Paris, point de plaisir et peu d'affaires. Fort peu. La question d'Orient se refroidit. Les événements s'éloignent. On s'attend à peu de discussion. Thiers part demain pour conduire sa femme aux Pyrénées. Cependant je persiste à vouloir parler. La question, prochaine et point flagrante, est peut-être une raison de plus de parler ; elle est assez près pour qu'on y regarde et encore assez loin pour qu'on parle librement. La commission fera par l'organe de M. Jouffroy, un rapport savant et terne, une belle dissertation. Les Affaires Etrangères sont de toutes, à mon avis, celles sur lesquelles la parole séparée de l'action, a le moins de valeur. Elle tombe presque inévitablement dans la politique de café, ou de livre ; politique presque toujours arbitraire et futile, même la plus spirituelle. Les crédits demandés pour augmenter nos forces navales sur les côtes d'Espagne donneront peut-être lieu à un débat plus vif. On me mande que M. Molé veut les faire attaquer. Si le cabinet, dit-il, entend continuer l'ancienne politique, l'argent qu'il demande est inutile. S'il veut adopter une politique nouvelle et s'engager plus avant dans les Affaires d'Espagne, c'est dangereux. Si en faisant comme ses prédécesseurs, il veut seulement avoir l'air de faire plus qu'eux, on ne lui doit pas des millions pour qu'il se donne ce petit plaisir. En tout le cabinet ne gagne pas de terrain. Tout le monde le trouve petit et le lui témoigne, la Chambre des Pairs et M. Bresson. Cette démission de M. Bresson a été une affaire. Le Roi, dit-on, l'en a hautement approuvé. Et pour obtenir la réintégration de M. Legrand aux forêts, il a fallu que M. Passy menaçât de sa retraite. Je vous envoie toutes les pauvretés qui m'arrivent. Pourquoi pas ? Je vous les dirais. M. de Broglie a voulu conduire lui-même sa fille à Coppet. Je ne le trouverai donc pas à Paris. Mais il y sera de retour du 20 au 25 de ce mois, pour le procès, qui durera au moins quinze jours. On m'appelle pour la promenade. Le temps est magnifique et la verdure aussi brillante que le soleil. Je n'aime pas à faire ce qui me plaît avec quelqu'un qui n'est pas vous. Adieu au moins.

Jeudi 6 heures

La lettre de votre grand Duc est une lettre d'enfant. Je suis toujours bien aise qu'il vous l'ait écrite, et qu'Orloff ait envie d'avoir votre réponse. Je suis curieux de savoir qu'elle sera la valeur des paroles de celui-ci. Vous dites toujours qu'il a de l'esprit. Nous verrons. J'espère bien que votre pauvre Castillon aura une course de courrier. J'insisterai jusqu'à ce qu'il en ait une. On me l'a promis et je graduerai mon humeur sur l'accomplissement de la promesse. Nous avons, aussi nos barbares, nos esprits grossiers quoique rusés qui feront toutes les platitudes du

monde, et manqueront de bons procédés. Mais il faut le leur faire sentir. Je ne trouverai plus personne à Paris. Mad. de Rémusat est partie pour le Languedoc. Mad. de Boigne est à Chastenay. J'irai quelque fois. Si cela peut s'appeler aller à Chastenay ! Je reviendrai vers le 15 juillet.

Mes enfants sont ici d'un bonheur charmant à voir. Je les trouve déjà engraisés. Bien des fois dans le jour, je voudrais vous envoyer la société de ma petite Henriette. Elle vous calmerait en vous amusant. Je n'ai jamais vu une créature plus sereine, et plus animée. C'est la vie et l'ordre en personne. Jamais de trouble ni de langueur. Et ayant ce qui donne et justifie l'autorité, l'instinct naturel du commandement, et la disposition au dévouement. J'en jouis avec plus de tremblement que je ne veux me le dire à moi-même. Je ne me sens plus en état de résister à de nouveaux coups. Soignez-vous bien.

9 heures Je serai très bref. Le post-scriptum de votre n°194 me met dans une indignation que je ne veux pas comprimer. Je n'ai rien vu de pareil. Qu'avez-vous donc fait ? De quoi vos fils veulent-ils vous punir ? Adieu. Adieu. Je voudrais pouvoir mettre dans cet adieu tout ce que je ne dis pas, et de quoi vous faire oublier tout ce qui vous arrive. J'attends bien impatiemment une lettre de votre frère. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 195. Val-Richer, Mercredi 22 juin 1839, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1839-06-12

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 21/01/2026 sur la plate-forme EMAN :  
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1707>

Copier

## Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 12 juin 1839

Heure4 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBaden

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionVal-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 24/03/2020 Dernière modification le 18/01/2024

195

Au Val-Richer - Mercredi 12 Juin 1829<sup>529</sup>

4 heures.

19

mal  
n'ai rien  
deux  
de dans  
faire  
d'annoncer

J'ai pris le plus grand papier. Il me semble que j'ai une infinité de chose à vous dire. Je vous en dis bien peu pourtant.

M. le Mar. de Sarsparin vient de m'arriver, avec M. Chabaud. Ils resteront jusqu'à samedi. Moi, je ne partirai que lundi. Rien ne m'attire à Paris, point de plaisir & peu d'affaires. Fort peu. La question d'Orient se refroidit. Les évènements s'éloignent. On s'attend à peu de discussion. Plus par demain pour conduire la femme aux Pyrénées. Cependant je persiste à vouloir parler. La question, prochaine et pressante, est peut-être une raison de plus de parler; elle est assez près pour qu'on y regarde et encore assez loin pour qu'on parle librement. La Commission fera, par l'organe de M. Duffroy, un rapport Savant et ténébreux, une belle dissertation. Les affaires étrangères sont de toutes, à mon avis, celle sur laquelle la parole s'élève le plus, à la moins de valeur. Elle tombe presque inévitablement dans la politique de café ou de livre, politique presque toujours arbitraire et futile, même la plus spirituelle.

Les crédits demandés pour augmenter nos forces navales, sur les côtes d'Espagne donneront peut-être lieu à un débat plus vif. On me mande que M. Molé veut la faire attaquer.

Si le cabinet, dit-il, entend continuer l'ancienne politique, l'organe qu'il demande est inutile. S'il veut adopter une politique nouvelle et s'engager plus avant dans les affaires d'Espagne, c'est dangereux. Si, en faisant comme des prédictions, il veut seulement avoir l'air de faire plus qu'il n'est, on ne lui doit pas des millions pour qu'il se donne le petit plaisir.

En tout, le cabinet ne gagne pas de terrain. Toute la monde le trouve petit et le lui témoigne; la Chambre des Pairs et M. Bresson. Cette démission de M. Bresson a été une affaire. de l'air, dit-on, l'on a hautement approuvé. Et pour obtenir la réintégration de M. Legrand aux fonctions, il a fallu que M. Passy menaçât de la retraite. Je vous envoie toutes les nouvelles qui m'arrivent. Pourquoi pas? De vous, les dirais.

M. de Broglie a voulu conduire lui-même sa fille à Coppet. On ne la trouverait donc pas à Paris. Mais il y sera de retour du 20 au 25 de ce mois, pour la procré, qui durera au moins quinze jours.

On m'appelle pour la promenade. Le tour est magnifique, et la marche aussi brillante que le soleil. Je n'aime pas à faire ce qui me plaît avec quelqu'un qui n'est pas vous. Adieu au moins.

Adieu 6 heures

La lettre de votre grand Duc est une lettre d'enfant. Je suis

toujours la  
l'avis de  
valent de  
l'esprit. Je

Je  
de courir  
promis et  
de la pro  
grossiers q  
et manque  
sentir.

Il ne  
en partie  
disai que  
de revenir

Charmant  
dans le jour  
petite he  
très jama

C'est la  
langueur.  
l'instinct  
dévouement

Vous m  
état de

trouvons bien vite qu'il vous l'ait écrite, ce qu'Orléans ait curie  
l'aurais votre réponse. Je suis curieux de savoir quelle sera la  
valeur du paralyse de celui-ci. Vous siter toujours qu'il a de  
l'esprit. Nous verrons.

J'espère bien que votre pauvre Castillon aura une course  
de courrier. J'insisterai jusqu'à ce qu'il en ait une. On me l'a  
promis et je graduerai mon humeur sur l'accomplissement  
de la promesse. Vous avez aussi nos Barbares, nos esprits  
grossiers quoique rusés, qui feront toutes les platitudes du monde,  
et manqueront de bon procédé. Mais il faut leur faire  
sentir.

Je ne trouverai plus personne à Paris. Mad<sup>e</sup>. de Rémusat  
en partie pour le Languedoc. Mad<sup>e</sup>. de Boigne est à Chastanay.  
J'y irai quelquefois. Si cela peut s'appeler aller à Chastanay.  
Je reviendrais vers le 15 Juillet. Mes enfants sont ici d'un bonheur  
charmant à voir. Je les trouve déjà engraisés. Bien de foi  
dans le jour, je voudrais vous envoyer la société de ma  
petite Henriette. Elle vous calmerait en vous amusant. Je  
n'ai jamais vu une créature plus sereine et plus aimée.  
C'est la vie et l'ordre en personne. Jamais de trouble ni de  
languueur. Et ayant ce qui donne et justifie l'autorité,  
l'instinct naturel du commandement et la disposition au  
dévouement. J'en joins avec plus de troublement que je ne  
veux me le dire à moi-même. Je ne me sens plus en  
état de résister à de nouveaux coups. Soignez-vous bien.



9 heures.

Je serai très bref. La post-scriptum de votre n° 1946 me met  
dans une indignation que je ne veux pas exprimer. Je n'ai rien  
vu de pareil. L'avez-vous donc fait? Et quoi vos fils veulent-ils  
vous punir? Adieu, adieu. Je voudrais pouvoir mettre dans  
cet adieu tout ce que je ne dis pas, et de quoi vous faire  
oublier tout ce qui vous arrive. J'attends bien impatiemment  
une lettre de votre frère.

3

195

19

me semble  
en dis

Pa.

Chabaut  
que lui  
peu d'a  
de l'ém

Thiers  
legenda  
es para  
partes;

loin p  
par l'a  
une bel  
mon au  
a le m  
la polie  
arbitra

les cat  
ref. 0